

Premier Volume

JANVIER 1891

Troisième Livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LÉVIS P. Q.

SOMMAIRE

- Caprice de la plume.....EDOUARD AUBÉ
Au pays natal.....JULES STÉLME
Les sombres jours.....J. B. CAGUETTE
Les croisadesGEORGES AVILA MARSAN
Sauvagerie.....THÉO-D'AUZE
Coïncidence de Noël.....RODOLPHE BRUNET
Les adieux au couvent.....CHARLES GAUVREAU
Premier historien du Canada..PIERRE GEO. ROY
Patrie.....E. Z. MASSICOTTE
L'œuvre d'un jeune.....RAOUL DE TILLY

CHAUSSE & MESNARD

ARCHITECTES

77, ---Rue St-Jacques, ---77

MONTREAL, P. Q.

J. ALCIDE CHAUSSE

E. MESNARD.

LE GLANEUR

EST EN VENTE

CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX :

Alexandre Demers, gare Intercolonial, Lévis ;
J. O. Filteau, rue Buade, Québec ; A. Raymond,
rue de la Fabrique, Québec ; T. Béland rue St-Jean
Québec ; Edouard Bergeron, Lauzon, Lévis ; Du-
mont, rue Sainte-Catherine, Montréal ; Mondou,
place Jacques Cartier, Montréal ; Demers, rue
Notre Dame, Montréal ; Granger, rue Notre-Da-
me, Montréal ; Leprohon, rue Notre-Dame,
Montréal ; Lapierre, rue Principale, Hull ; J. B.
Lasnier, Nicolet.

CAPRICE DE LA PLUME

(Pour le GLANEUR)

édard
e lme dron ert may net
BIENVENUE AU
Alar Saint- Ge Bois L Filio Br Caou Dur nd Cha ssé

hevrier ban ult tier orisset in glois
CHARMANT
Ruth Dus Fo Lorr La Laba

Roy Pierre G.
Paquin Z non De illy Fr d-Olin Rei rof agné te ssicotte on rt vreau vadec
PETIT GLANEUR

EDOUARD AUBÉ

AU PAYS NATAL

(Pour le GLANEUR)

Sur la rive sud de notre majestueux Saint-Laurent, à quelques heures en amont de l'île de Montréal, je sais un gai petit village. Il est là, perdu sur les bords du grand fleuve comme un nid de verdure près d'un charmant ruisseau, où il se cache modestement dans les algues vertes de la rive.

Simple et paisible, frais et gracieux, il semble, non sans une certaine coquetterie, mirer son front dans l'onde même du fleuve géant dont les flots adoucis et quasi vaincus, à son aspect, viennent mollement caresser la berge où il repose.

Avec sa grande rue unique, qu'une ombreuse fraîcheur dispute aux rayons ardents du soleil, avec son dôme verdoyant dont l'ont couronné, comme d'un diadème, les arbres qui l'ornent partout, le gentil hameau offre le plus joli coup d'œil.

Quel aimable spectacle, ce groupe de vertes îles, dispersées avec art, comme autant d'émeraudes, surgissant, çà et là, du sein des flots argentés! Sous un ciel des plus serein, quel climat bienfaisant! Comme cet air est pur et vivifiant que jette en passant, sur la rive, le rapide courant du fleuve le plus beau du monde!

Et quelle merveille, surtout, que cette immense cataracte dont la grande voix fait gémir

continuellement les échos des bois voisins ! Grandiose spectacle que celui de ce combat gigantesque des flots pressés et tumultueux d'un grand fleuve, dans un antre insondable creusé au fond même du lit des eaux !

Quand gronde l'ouragan et que l'aquilon fait furie, il faut les voir, les vagues monstrueuses, s'entrechoquer avec force dans l'abîme profond. Tel un troupeau de collines mobiles irait s'écraser avec impétuosité contre la masse inébranlable d'une haute montagne, tels accourent alors, dans leur emportement, la crête blanche d'écume, les flots grossis et courroucés, tels ils viennent briser, avec fracas, leur humide poitrine contre les aspérités du roc toujours ferme qui se dresse fièrement sur le bord de l'abîme.

Repoussé dans son impétueuse attaque, le flot retombe dans le gouffre, vaincu et presque anéanti. C'est pour repasser, de nouveau, par toutes les phases de cette lutte sans fin dont le bruit se répercute au loin, rappelant à la fois celui de la vague qui déferle, en pleurant, sur la rive sonore et le bruit affreux du ressac qui bat le rocher aux flancs retentissants.

Toute autre est la scène lorsque le fleuve est calme, dans sa majesté, et que, seule, une brise légère effleure doucement, comme du bout de l'aile, l'onde aux reflets d'azur. Alors, avec ses flots blancs qui semblent se presser amoureusement, dans une étreinte fraternelle, avec cette

poussière humide qui s'élève au-dessus de l'abîme et dont les clairs rayons de soleil font une poussière d'or et de diamants, la chute offre le spectacle le plus magnifique, le plus ravissant.

Dans ce temps-là, le bruit qui s'échappe du choc moins furieux des flots, dans ce gouffre toujours ouvert a quelque chose de l'harmonie de celui que produirait un large ruisseau roulant avec rapidité, sur un lit de sable fin, de blancs cailloux avec des lingots d'or.

Voyez cette île dont la base est le roc, cette île à l'aspect sauvage et émouvant. Voyez la, penchée pour ainsi dire, sur le bord de l'abîme, semblant se rire des vagues furieuses qui tentent en vain de saper ses fondements. Elle donnerait un asile assuré au malheureux naufragé dont le vaisseau ayant dévié tant soit peu de sa route serait menacé de disparaître dans le gouffre sans fond. Est-il image plus grandiose que cette scène unique, des combats de la vie dans l'abîme insondable du bon vouloir de Dieu ? Seules la foi et l'espérance sont là, au bord du précipice, offrant un asile au nautonnier ballotté par la tempête, presque réduit au désespoir.

Ce sont de ces spectacles que l'étranger lui-même qui les a admirés, une fois, ne peut plus oublier, et qu'il se rappelle toujours avec bonheur. Puisqu'il en est ainsi, que ne doivent donc pas être ces beautés pour celui dont elles ont charmé l'existence, qui a appris à les aimer, dès

son enfance, et qui voit en elles des témoins constants de ses plus beaux jours !

Aussi, ô mon village natal, qu'elles me sont aimables et chères tes beautés, comme leur souvenir est doux à mon cœur !

Mais si je t'aime, mon hameau si gentil, si jamais je ne te dois oublier, si j'aime ton fleuve, ses îles, sa chute, j'aime surtout, et rien n'égale à mes yeux la vieille demeure paternelle, le toit béni où je reçus le jour, l'asile qui abrita les plus beaux temps de mon enfance, où, sur les genoux d'une vertueuse mère mon cœur d'enfant apprit l'amour : l'amour de Dieu, de la religion, de la patrie ! Oui, j'aime mon foyer domestique et tout ce que ce nom rappelle de doux à mon cœur !

Le foyer, le berceau et l'enfance, que de chants n'inspireraient pas ces trois magiques mots ! Qui pourrait penser aux joies douces et intimes du foyer sans que son cœur ne pleure au souvenir de ces jours heureux du premier âge, jours hélas ! si tôt écoulés !

C'était le bon temps où la famille, encore toute entière, se trouvait groupée près des parents chéris, comme l'oiseau, quand vient la nuit, rassemble ses petits à l'ombre de son aile. Mais le vent des tempêtes passe et disperse la nichée fidèle ; ainsi se sont évanouies les douces joies du foyer.

Je me rappelle encore la masse grise qui était la vieille demeure de mon père, avec les ar-

bres dont le vert feuillage ombrageait son front. Par derrière s'étendent au loin ces champs que j'aime toujours, ces grands bois, ces riantes prairies, témoins des courses vagabondes de mon enfance.

Nature de chez nous, paysages charmants qui embellissez les lieux où fut abrité mon berceau, où s'épanouit ma première jeunesse, au souffle parfumé du matin de la vie, je vous aime, je veux vous aimer toujours, ne vous oublier jamais !

En outre de la maison de famille, j'en sais une autre dont je conserve aussi un souvenir bien doux. C'est notre église de campagne, notre vieille église catholique qui dresse là-bas sa flèche altière derrière le versant du coteau.

Oh ! oui, je l'aime mon église, avec tous les souvenirs saints qui s'y rattachent. J'aime le sacré sanctuaire où, pour la première fois, "je fus convive au festin du cénacle" où l'Esprit Saint répandit sur moi l'abondance de ses dons.

Oui, je t'aime, ô ma vieille église, de l'amitié forte et fidèle du chrétien.

Il est encore un lieu parmi ceux que je tiens le plus à revoir, lorsque ma bonne fortune me ramène au pays chéri de ma naissance. Succursale vénérée du sanctuaire, c'est le champ de nos morts bien aimés.

De même que sous les bois ombreux, je me plais à me reposer un instant, en prière, au pied

de la croix, nouveau calvaire, dont les bras s'étendent sur cette bénite terre.

Là, que de réflexions n'assaillent pas le chrétien, le croyant, qui veut s'y livrer ! Il en arrive bientôt à penser, avec le poète :

Pays, berceaux, hymens, famille,
Tout s'évanouit en un jour !
Mais la foi, ce phare qui brille,
Montre à l'homme son vrai séjour :
Le ciel, la patrie éternelle,
La Jérusalem des élus !
La grande maison paternelle,
Où l'on ne se quittera plus !

Au sortir du cimetière, comme pour me rappeler au sentiment de la vie, j'aime à voir le couvent de la paroisse dont la fière construction se dresse tout auprès. Je me complais à l'admirer, avec le beau verger qui s'étend par derrière et le parterre magnifique qu'on aperçoit devant. Ce m'est un plaisir que de voir couler le ruisseau charmant qui traverse parterre et verger, et court, en gazouillant, sur son lit de cailloux, porter au St-Laurent le modeste tribut de ses ondes limpides.

J'achève le pèlerinage que je faisais aux lieux bénis qui m'ont vu naître. Il ne me reste plus qu'une dernière étape, mais ce n'est pas la moins agréable.

Je l'ai reconnu, derrière son portique de

verdure, l'antique bâtiment que j'entrevois là-bas. Déjà ma pensée, mon cœur, tout mon être s'y transporte. Revivant, tout d'un coup, les bons jours de jadis, je m'avance, l'âme remplie des plus douces choses.

Voici : c'est bien toujours le même parterre, réjouissant et coquet, qui embellit l'entrée, avec ses deux blondes statues dans leur niche embaumée. O mon *Alma Mater*, va, je te reconnais !

A côté, c'est encore le même jardin avec le verger immense. En arrière, je retrouve la même cour de récréation où a folâtré notre joyeuse enfance. A l'extrémité de la cour dont il baigne la côte, toujours le St-Laurent, si rapide, si majestueux en cet endroit. Il coule à nos pieds, le roi des fleuves, témoin sublime et fidèle des joyeux ébats de notre plus bel âge !

Maintenant, que je pénètre dans ce sanctuaire des lettres où mon esprit subit, autrefois, la première culture scientifique, nulle part je ne suis dépaycé. Ces salles, ces corridors, tout ici m'est bien familier.

Et le vénérable abbé qui vient à ma rencontre avec cet air de bienveillance et d'affabilité que tout le monde lui a toujours connu, non, ce n'est pas un étranger pour moi ! Il me reçoit avec affection et me traite comme si j'étais encore—ce que toujours je veux être pour lui—son jeune élève, que dis-je ? presque son enfant de naguère. Celui là encore mon cœur le reconnaît !

C'est avec peine que je prends congé de lui, ce vénérable ami. Avec regret, je délaisse ces lieux qu'il me plaisait tant de revoir; mais du moins, cette visite à ma première *Alma Mater* m'aura fait beaucoup de bien.

O lieux bénis pour lesquels je garde un culte tout filial, je vous aime tant que souvent mon esprit se reporte vers vous avec amour quand de vous me sépare une longue distance ! Je vous aime tant que c'est dans l'enthousiasme de votre souvenir que j'ai tracé ces lignes où mon pinceau inhabile n'aura pu donner qu'un pâle reflet de vos vives couleurs !

Oui je t'aime, ô mon St-Timothée ! Je ne puis te revoir sans t'aimer davantage et de plus en plus se grave au fond de mon cœur pour y vivre à jamais, ton doux, ton chéri souvenir !

JULES SAINT-ELME

LES SOMBRES JOURS

(Pour le GLANEUR)

Le sol n'est plus tapissé de verdure ;
Le vent gémit, et le chantre des bois,
Que l'aquilon chasse de la ramure,
Redit ses chants pour la dernière fois.

Les mille fleurs qui doraient la prairie
Ont disparu sous un épais frimas.
Adieu, parfums ! Adieu, mousse fleurie
Où nous prenions de si joyeux ébats !

L'astre du jour, derrière les nuages,
Cache ses feux. La nature est en deuil.
Hier la neige, aujourd'hui les orages :
Tout se transforme et passe en un clin-d'œil.

Le moissonneur ne tresse plus les gerbes
Qui ravissaient son cœur reconnaissant.
Le sol est mort. Nos montagnes superbes
Dressent au loin leur faite jaunissant.

Durant ce mois de deuil et de tristesse,
Chrétiens, fuyons les frivoles plaisirs ;
Pensons aux morts qui soupirent sans cesse
Après le ciel, objet de leurs désirs.

Ah ! oui, pensons à l'affreux purgatoire,
Où Dieu peut-être un jour nous conviera ;
Car du péché c'est l'urne épuratoire,
Inévitable, où notre âme expiera.

Entendez-vous ces plaintes déchirantes,
Ces longs appels, ces sanglots douloureux ?.....
Prions ! Prions ! Nos prières ardentes
Délivreront des flots de malheureux.

Puis quand la mort, au jour de ses vendanges,
De notre vie aura brisé le cours,
Alors ces saints, devenus nos bons anges,
Nous prêteront leur merveilleux secours !

J.-B. CAQUETTE

LES CROISADES

(Pour le GLANEUR)

Il s'est toujours rencontré des écrivains blâmant et critiquant les guerres du Moyen-Age appelées *Croisades*, guerres qui réunirent les suffrages des plus grands comme des plus saints personnages de leur temps. On s'est même permis d'affirmer hautement qu'elles n'étaient que des superstitions grossières, voire même une piété aveugle mêlée à d'inutiles efforts, ayant néanmoins coûté deux millions d'hommes à l'Europe.

N'y a-t-il pas une déplorable pauvreté de jugement à ne pas voir ce qu'il y eut de beau et de social dans les *Croisades* ! En effet, et il faut bien le remarquer, c'est au nom sacré de la religion que le Moyen-Age s'arma pour aller refouler au fond de l'Asie le flot toujours envahissant des peuplades musulmanes. Au huitième siècle, plusieurs contrées de l'Espagne subirent le joug des Sarrasins, et les autres pays se voyaient menacés du même sort dans les siècles suivants. Il est donc évident qu'il y avait dès lors un puissant motif de prévenir toute éventualité.

Mais il existait un autre mobile propre à réveiller l'ardeur des peuples : la délivrance des Saints-Lieux et des Chrétiens de la Palestine. Jérusalem était devenue un lieu d'horreur et de désolation ; l'infidèle y promenait sa rage san-

guinaire, et dans son orgueil sacrilège, foulait au pied tout ce que nous vénérons. Le patriarche et les prêtres du Saint-Sépulcre, arrachés des sanctuaires, avaient été chargés de liens et jetés dans les cachots. Les pèlerins, qui venaient adorer leur Dieu là même où il s'était étendu sur un lit de souffrance pour la régénération de l'humanité déchue, tombaient sous les coups des Turcs avant d'avoir salué la ville sainte. Ainsi qu'à l'époque la plus funeste de la persécution païenne, le sang des martyrs criait vengeance, et l'Asie appelait de nouveau contre elle les armes de l'Europe.

Voilà les raisons qui non-seulement exonèrent les Croisades de tout reproche, mais encore les recommandent et les exaltent.

Considérons maintenant si le but véritable des Croisades, la conquête de l'Orient au profit du Christianisme, a été atteint.

Le pape Urbain II et Pierre l'Ermitte prêchèrent la première Croisade, le souverain pontife accorda à tous ceux qui prenaient la croix les plus insignes faveurs spirituelles, et Pierre l'Ermitte fit une peinture si énergique des souffrances des chrétiens en Asie, qu'un enthousiasme immense éclata de toutes parts. Les montagnes de l'Auvergne répétèrent longtemps ce cri poussé par des milliers de voix humaines *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Nous ne suivrons pas Godfroid de Bouillon dans tout ce qu'il fit de glorieux ; nous ne nous arrêterons pas à montrer tout ce que la foi enfanta alors d'audace, d'énergie et de puissance ; mais nous examinerons quels furent les résultats de cette première expédition d'outre-mer. La terreur excitée par la bravoure des armées chrétiennes eut pour effet d'affaiblir la puissance musulmane prête à déborder sur l'Occident, et Constantinople fut défendue par les Croisés.

Cette première expédition ne profita pas moins à la situation intérieure de l'Europe ; un grand coup fut porté à la féodalité, si contraire à la force et à l'indépendance de la royauté ; les guerres particulières cessèrent, plusieurs princes remplacèrent de tyranniques abus par de sages réglemens, et beaucoup de serfs purent s'affranchir de leur esclavage, ce qui améliorait sensiblement le sort du peuple. La navigation et le commerce trouvèrent les plus grands avantages sous les bannières de la croix : les Vénitiens, les Pisans, et les Génois surtout étendirent leurs colonies sur les côtes de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce, d'aucuns ajoutent que ces lointaines entreprises préparèrent ce réveil du génie qui devait amener les siècles de Léon X et de Louis XIV.

Avec des résultats aussi réellement pratiques, peut-on nier l'importance et l'utilité des Croisades ?

Très bien décidé en faveur de la première Croisade, diront quelques-uns, mais il n'en est pas de même pour celles qui vinrent dans la suite. Que de calamités n'ont elles pas apportées à l'Europe, depuis cette foule de cent mille individus, sous Gauthier Sans Avoir, écrasée par les Allemands, les Bulgares ou les Turcs, jusqu'à ce grand et saint monarque Louis IX, dont l'expédition ne fut véritablement qu'une longue alternative de funérailles ou de malheurs sans gloire !

Ces calamités étaient inévitables, comme on l'éprouve dans toutes les mesures qu'exigent un grand mouvement. Quel génie put toujours prévoir ce qui devait arriver ; que de flottes, que d'imposantes armées ne voit-on pas détruites par les éléments déchainés ; que de milliers d'hommes succombent par suite de la disette de vivres et souvent en dépit des plus sages et des plus diverses précautions.

Ne craignons pas en conséquence de le répéter ; les calamités dues aux croisades furent compensées et au-delà par les plus heureux progrès. Si l'on examine l'influence de ces expéditions d'outre-mer avec impartialité, on est forcé d'avouer qu'elles étaient d'urgence pour arrêter les profanations des Saints-Lieux, et, de plus, nécessaires pour donner une puissante impulsion à l'Europe dans la voie des magnifiques développements de l'industrie et de la science. Cette ren-

contre de deux sociétés qui ne s'étaient jamais connues dut naturellement donner quelque élan à l'intelligence européenne. Les croisades, multipliant les rapports, les liens et les intérêts des peuples, redoublèrent leur activité et leur émulation. « De nos jours, dit l'historien des croisades, la civilisation, née de l'Évangile, reprend le chemin de l'Asie pour essayer d'y répandre ses bienfaits ; on peut voir dans ces tentatives une pacifique continuation des croisades. » Rien n'est plus vrai. Dans les événements opérés depuis peu, nous constatons que les croisades établirent les communications les plus durables ; ce sont elles, entre autres bons effets, qui firent fonder un royaume dans l'île de Chypre, où les navires pouvaient recevoir un asile, en se rendant d'Occident en Egypte.

Très souvent, le blâme fut jeté sur les croisades à cause des crimes de certains croisés. Il ne faut pas attribuer à une cause sainte et juste en elle-même la perversité qui se trouve chez quelques-uns de ses partisans. Quelques désordres se sont produits inévitablement dans une si grande fusion de peuples tous dévoués à une même mission, par suite de la différence de mœurs et parfois de la méchanceté d'êtres dégradés traînant le boulet du vice en tous lieux.

Désastres et bons effets comptés, pesés, nous pourrions légitimement conclure que les croisades furent la principale barrière opposée à la bar-

barie musulmanē. Une dernière remarque fera saisir la justesse de cet avancé.

Les croisades se terminèrent sous Louis IX vers la fin du treizième siècle. Les Papes, protecteurs nés des nations, élevèrent encore la voix pour rappeler la désolation régnant aux foyers des chrétiens d'Orient, et l'imminence du danger que provoquaient les progrès des Turcs. La foi ne put amener une levée de boucliers, mais que se produisit-il malheureusement? Les peuples de l'Europe eurent la douleur de voir la puissance ottomane franchir le Bosphore, s'emparer de Constantinople, envahir la Grèce, remplacer la croix par le croissant, effacer les frontières de la Hongrie, et venir dresser ses tentes jusque sous les murs de Vienne.

Les siècles des croisades n'enregistrèrent pas de tels désastres; les siècles indifférents se les réservaient en n'obéissant plus aux voix supérieures partis du Vatican; j'ai nommé le Vatican, grand Dieu! la foi d'un croisé ne tolérerait pas la situation actuelle du Pontife, renfermé entre les murs de son palais, et bientôt cesserait la honte et le malheur de notre siècle.

GEORGES AVILA MARSAN

SAUVAGERIE

(Pour le GLANEUR)

O vous tous, compagnons que le bonheur enivre,
Qui videz à longs traits la coupe de l'espoir,
Fuyez, éloignez-vous d'un homme las de vivre,
Laissez-moi seul goûter mon âpre désespoir !

Amère illusion du printemps de la vie,
Mes beaux jours ont passé comme un souffle léger,
Je n'entends jamais plus que la voix de l'envie,
A mon foyer sans feu s'est assis l'étranger !

Quand je vous vois courir à vos belles conquêtes,
Une ombre de tristesse enveloppe mon cœur ;
Vos accents me font mal, et le bruit de vos fêtes
Me transperce le sein d'une glaive de douleur !

Fuyez donc loin de moi, fuyez, heureux du monde,
A mon âme brisée, il faut d'autres concerts ;
Forêts, de mon pays, solitude profonde,
J'aime vos grandes voix quand grondent les hivers.

Non, sois silencieuse, ô brise murmurante,
Forêts, plus de chanson, aquilons, taisez-vous...
Rien ne saurait guérir la pauvre fleur mourante...
Et pourtant le baiser de l'insecte est bien doux !..

Je me plonge, aujourd'hui, dans l'honneur des ténèbres,
 J'appelle à mon chevet le feu d'isollement;
 Mon âme se nourrit de pénitences funèbres,
 Je vis, mais tous mes jours coulent bien tristement.

Que l'astre radieux parcourre sa carrière,
 Que le flot, sur le roc, se brise avec fureur,
 Moi, je reste insensible à la douce lumière,
 Les clameurs du torrent m'appassent pas mon cœur.

Cessez vos chants fuyez de vos bandes des bocages,
 Soleil, vois un mortel se lever contre toi.
 Sombres hiboux, coubez-vous, fauves sauvages,
 En ce jour de tristesse, accourez près de moi.

Pousse ton cri lugubre, ôiseau trois fois sinistre;
 Aigle, emporte ta proie au front noir des rochers!
 Tigre, de la fureur impatient ministre,
 Bondis, flots, étouffez-ma celledes rochers!!

Renaissiez aujourd'hui, pillages inhumains,
 Iroquois, Algonquins, secouez vos tombeaux!!
 Ossements desséchés, lèvez-vous dans nos plaines,
 Puissants guerriers harons, brandissez vos couteaux.

Un moment à ma voix, Aeschmann famille,
 Secoure un peu l'oubli qui pèse sur ton front!
 Viens t'enivrer de sang dans un festin horrible,
 Venge-toi de ceux-là qui t'ont jeté l'affront.

A l'heure de minuit, cueillez les herbes fines,
Tressez-vous des colliers, redoutables jongleurs !
Ouvrez pour les vaillants l'urne des médecines,
Sur les camps appelez la paix ou les malheurs

Cours, Montagnais, au sommet des montagnes,
Porter le coup fatale, à ce serf aux abois ;
Jette ton cri de guerre aux échos des campagnes,
Abénaquis, debout, voilà les Iroquois !

Lancez le tomahawk, faites siffler la flèche,
Abattez l'ennemi sur le sentier du sang ;
Et le long des grands bois que cette odeur allèche,
Du guerrier sans cheveux viendra souiller le flanc,

Et vous, squaws, tournoyez en rondes infernales,
Apprêtez l'eau du lac et le bois du brasier !
Je prendrai part à vos festins de cannibales,
Et boirai dans son sein le sang du prisonnier.

Hurlez avec mes chants, manitous des bocages,
Répétez à l'envi vos étranges refrains.
Esprits des eaux, jetez l'écume des rivages
A mon front, brisez-le sous vos puissantes mains.

Trop longtemps j'ai vécu, jouet de la souffrance,
Triste victime en proie aux caprices du sort !
Puisqu'il m'a délaissé, l'ange de l'espérance,
Mourons car le repos n'est plus que dans la mort !

THÉO-D'AUZE

COINCIDENCE DE NOEL

(Pour le GLANEUR)

Toute la journée, la neige était tombé par flocons sur la terre durcie et déjà couverte d'un épais manteau blanc.

Partout dans les rues une foule inaccoutumée se pressait sur les trottoirs ou s'arrêtait pour contempler les objets d'art ou de fantaisie étalés dans les vitrines.

Les enfants, filles et garçons, petits de cinq ans ou grands de dix ans jetaient des regards de convoitise sur les jouets ou les friandises désirés.

C'était la veille de Noël !

Le soir la neige avait cessé de tomber, le ciel s'était éclairci, l'azure brillant du firmament illuminait cette froide mais imposante nature.

La foule chrétienne se pressait vers le temple saint pour renouveler l'illusion charmante de la naissance d'un Dieu, Sauveur du Monde.

Au nombre des piétons s'acheminant vers l'église, pour assister à la messe de minuit dont l'heure tintait dans le grand clocher de le lieu saint paroissiale, se trouvait mon ami P. en compagnie de mademoiselle B.

La nuit, dit-on, est favorable aux amoureux ; elle dut ce soir là se faire indulgente et sourire à l'amour pur de nos amis !

Je dis cela en jugeant d'après les apparences.

D'ailleurs, qui peut blâmer ces enfants sublimes de goûter, durant un instant, à la source rapide et si tarissable du bonheur !

Ce n'est pas vous, ami lecteur, et ce n'est sûrement pas moi !

Allons entendre la messe de minuit.

Après que les voûtes du sanctuaire eurent retenti des *Noëls antiques*, on alla adorer Jésus naissant.

Le spectacle toujours nouveau de la venue du *messie* ne laisse jamais d'impressionner fortement et sincèrement toutes les âmes.

Mademoiselle B., surtout, priait le Jésus de la crèche avec une ferveur nouvelle.

Vois ! disait-elle, Vois ! comme la sainte famille semble heureuse !

Que j'aimerais à être à la place de la sainte Vierge, ajouta-elle, demie souriante !

Pourquoi, pourquoi ? demanda P.

Aucune réponse ; mais l'éclair de ses yeux, répondit pour elle, la pieuse jeune fille !



Une année joyeuse et bénie du bon Dieu s'est écoulée depuis, on voit encore le même cou-

ple venir à la messe de minuit pour adorer le Jésus de la crèche.

Mais les liens indissolubles du mariage ont uni ces deux cœurs dont l'amour s'était embrasé à la vue du *divin enfant*, l'an dernier.

Après que les hymnes religieuses eurent retenti dans l'église, et que la musique d'allégresse des vieux Noël eut cessé, on alla, de nouveau, revoir les douces figures de l'an passé !

Mais, cette fois, en contemplant *Jésus naissant*, une larme de joie perla à la paupière de la jeune épouse de P. C'est qu'elle songeait à l'enfant que le ciel leur avait, naguère, accordé.

Se retournant encore vers P. elle lui dit ces mots : Vois ! vois l'image de notre bonheur, et dis, est-ce qu'il ne ressemble pas à notre cher petit ange ?.....

Les yeux d'une mère voient toujours tout en rose.

Cependant, il est d'heureuses exceptions.

D'ailleurs, qui nous dit qu'un désir si *naturel* formulé à la crèche de Jésus ne fut pas béni par la ressemblance de ce dernier avec le fruit d'un si bel amour ?

RODOLPHE BRUNET

LES ADIEUX AU COUVENT

A MA NIÈCE IVONNE

(Pour le GLANEUR)

Lorsque j'étais enfant je dus quitter ma mère,
Pour franchir de ce toit le seuil aimé des cieux.
Sans songer que la joie est souvent éphémère,
Il me semblait, alors, qu'une douleur amère
Allait accompagner mes pas jusqu'en ces lieux.

Oh ! déserté le nid où notre âme s'avive ;
Fuir l'aile maternelle où l'on est à l'abri,
C'est se sentir au cœur une blessure vive ;
C'est pencher vers le sol, comme la sensitive,
Un front que la pensée a bientôt assombri.

Mais à l'homme, ici-bas, Dieu mesure la peine,
Comme il sait "mettre un frein à la fureur des flots" ;
Par lui tout cœur est fort, l'âme devient sereine ;
Sans sa permission toute menace est vaine,
Et l'ivresse a, bientôt, remplacé les sanglots.

C'est ainsi que mon âme, en proie à la tristesse,
Quand il fallut quitter tous ceux que j'aimais tant,
Sut retrouver ici, dans ce lieu d'allégresse,
Des jours les plus heureux la douce et sainte ivresse,
Des jours où l'on allait le cœur joyeux, content.

Et le couvent devint la nouvelle demeure
Où j'attachai mon âme et mon cœur tour à tour.
Et pourtant une part de mon âme, à cette heure,
Vole vers l'autre toit où ma mère demeure,
Le toit que je n'ai pas déserté sans retour !

On ne saurait briser en une heure la chaîne,
La douce chaîne d'or qui tient les cœurs captifs.
Sous ce toit chaque vie à notre âme s'enchaîne ;
Nous ne connaissons pas ce que c'est que la haine,
Notre fragile nef ignore les récifs.

Et voilà que mon cœur, ô douloureux partage,
Voudrait rester ici et s'envoler là-bas.....
Mais là-bas c'est la mer si fertile en naufrage ;
Ici c'est le repos, le calme du jeune âge.
Je sens qu'il faut partir : l'amour retient mes pas.

Mais Dieu le veut. Allons ! relève toi mon âme !
Envisage sans crainte et brave l'avenir !
A la voix du devoir le cœur vaillant s'enflamme
Et le *devoir* est *tout* pour une jeune femme,
Celle qui sait prier, croire et se souvenir.

Je pars, mais le meilleur de mon âme vous reste,
O vous que j'aime tant, le plus après les miens.
Contre un suprême adieu tout en moi proteste,
C'est que vous pourrez dire, et mon cœur vous l'atteste,
" Elle est encore à nous, même parmi les siens " !

CHARLES GAUVREAU

LE PREMIER HISTORIEN DE LA NOUVELLE-FRANCE

(Pour le GLANEUR)

Une année à peine après la fondation de Québec, un avocat de Paris, Marc Lescarbot, publiait une *Histoire de la Nouvelle-France*. Lescarbot n'a pas eu de la postérité la justice que lui avait mérité le monument qu'il a élevé à la gloire de la première phase de notre histoire. Garneau semble presque l'ignorer. Ferland lui emprunte des pages entières sans lui en donner crédit.

Marc Lescarbot est un enfant de Vervins, petite ville du département de l'Aisne, France, jadis entourée de défenses et de murailles militaires remplacées aujourd'hui par les murs de briques rouges des manufactures de chaussons.

On ne sait rien de positif sur sa vie. Il doit être né entre les années 1560 et 1570. Son père lui laissa la seigneurie de Saint-Aubert, dans la commune de Presle et Boves, canton de Braine, arrondissement de Soissons.

Il se fit recevoir avocat, car en 1599, il publia une traduction du *Discours de l'origine des Russiens* de Baronius dans laquelle il se qualifie d'avocat au Parlement.

Lors de la seconde entreprise de M. de Monts dans la Nouvelle-France, Poutrincourt fut mis à la tête de l'expédition. Connaissant Lescarbot depuis quelques années, il l'invita à faire le voyage. Lescarbot qu'une injustice commise à

son égard par quelques juges avait découragé du métier d'avocat accepta l'invitation de Poutrincourt, désireux non tant de voir le país que de reconaitre la terre oculairement et fuir un monde corrompu.

Après avoir accompli à Orléans le devoir accoutumé à tous Chrétiens de prendre le Viatique spirituel de la divine Communion, Lescarbot se dirigea sur La Rochelle, lieu de l'embarquement. Arrivé en cette ville, le trois avril 1606, il y fit imprimer le lendemain, l'Adieu à la France. Ce petit poème, composé à quartier de la compagnie pendant le trajet d'Orléans à La Rochelle, prouve que Lescarbot enfourchait assez bien Pégase. Il encense son protecteur et ami Poutrincourt :

Poutrincourt, c'est donc toy qui as touché mon âme,
 Et lui as iuspiré une devote flame
 A celebrer ton los, et faire par mes vers
 Qu'à l'avenir ton nom vole par l'Univers:
 Ta valeur, dès long temps en la France conue
 Cherche une nation aux hommes inconue,
 Pour la rendre sujette à l'empire François,
 Et encore y assoir le thrône de nos Rois:
 Mais plutôt (car en toy la Sagesse éternelle
 Amis je ne sçay quoy digne d'une âme belle)
 Le motif qui premier a suscité ton cœur
 A si loin rechercher un immortel honneur,
 Est le zele devot et l'affection grande
 De rendre à l'Eternel une agréable offrande
 Lui vouant, toi, tes biens, ta vie et tes enfants,
 Que tu vas exposer à la merci des vents,
 Et voguant incertain comme à un autre pôle,
 Pour son nom exalter et sa sainte parole.

Le treize mai 1606, le *Jonas*, navire sur lequel il s'était embarqué, prit la haute mer et deux mois et quelques jours plus tard, le vingt-sept juillet, après une traversée des plus orageuses pendant laquelle le navire faillit plusieurs fois être englouti, Lescarbot mit pied à Port-Royal.

Lescarbot ne nous dit pas quelle fonction il remplissait à Port-Royal mais nous pouvons croire qu'il y fut amené comme historiographe de l'expédition. Il trace l'emploi ordinaire de sa journée.

“ Je puis dire sans mentir que jamais je n'ay tant travaillé du corps, pour le plaisir que je prenais à dresser et cultiver mes jardins, les fermer contre la gourmandise des pourceaux, y faire des parterres, aligner les allées, batir des cabinets, semer froment, segle, orge, avoine, fèves, pois, herbes de jardin, et les arroser, tant j'avais désir de reconnaître la terre par ma propre expérience. Si bien que les jours d'été m'étaient trop courts, et bien souvent au printemps j'y étais encore à la lune. Quant est du travail de l'esprit, j'en avais honnêtement. Car chacun étant retiré au soir, parmi les caquets, bruits et tintamares, j'étais enclos en mon étude lisant ou écrivant quelque chose. Même je ne serai point honteux de dire qu'ayant été prié par le sieur de Poutrincourt notre chef de donner quelques heures de mon industrie à enseigner chrétienne-

nement notre petit peuple, pour ne vivre en bêtes et pour donner exemple de notre façon de vivre aux sauvages, je l'ai fait en la nécessité, et en étant requis, par chacun dimanche, et quelquefois extraordinairement, presque tout le temps que nous y avons été. Et bien me vint que j'avais porté ma Bible et quelques livres, sans y penser : car autrement une telle charge m'eut fort fatigué, et eut été cause que je m'en serais excusé. Or cela ne fut point sans fruit, plusieurs m'ayant rendu témoignage que jamais ils n'avaient tant ouï parler de Dieu en bonne part, et ne sachant auparavant aucun principe de ce qui est de la doctrine chrétienne, qui est l'état auquel vit la plupart de la Chrétienté. Et s'il y eut de l'édification d'un côté, il y eut aussi de la médisance de l'autre, parce que d'une liberté gallicane je disais volontiers la vérité. A propos de quoy il me souvient de ce que dit le prophète Amos : ils ont haï celui qui les arguait à la porte, et ont eu en abomination celui qui parlait en intégrité. Mais enfin nous avons tous été bons amis. Et parmi ces choses Dieu m'a toujours donné bonne et entière santé, toujours le gout généreux, toujours gai et dispos, sinon qu'ayant une fois couché dans le bois, près d'un ruisseau, en temps de neige, j'eus comme une crampe ou sciatique à la cuisse l'espace de quinze jours, sans toutefois manquer d'appetit. Aussi prenais-je plaisir à ce que je faisais désireux de confiner là ma vie, si Dieu bénissait les voyages."

Malheureusement ce désir ne put être exaucé. La société de de Monts ayant été ruiné, l'expédition fut forcée de retourner en France. Elle s'embarqua le trois septembre 1607 et débarqua à Saint-Malo quelques semaines plus tard.

En 1609, il publia son *Histoire de la Nouvelle-France*. Les six éditions et les deux traductions — l'une en anglais, l'autre en allemand — qui en ont été faites, prouvent la valeur de cet ouvrage.

La même année, il publia *La défaite des Sauvages Armouchiquois par le (sagamo Membertou et ses alliés sauvages en la Nouvelle-France au mois de juillet 1607*. Membertou, fameux sagamo centenaire avait eu connaissance des voyages de Cartier. Chef de la nation micmaque il voulait qu'on lui fit l'honneur de tirer un coup de canon quand il venait à Port-Royal parce qu'on le faisait aux chefs français. En 1606, Panoniac, chef souriquois, ayant été pillé et assassiné par les Armouchiquois, Membertou résolut de le venger. A la tête des Gaspécquois et des Etchemins, ses alliés, il attaqua les Armouchiquois et les défit. Ce sont les prouesses de Membertou et de ses guerriers que chante Lescarbot dans ce poème quelque peu imité de l'*Iliade*.

L'année suivante, Lescarbot publia *La Conversion des Sauvages qui ont été baptisés en la Nouvelle-France, cette année 1610*. Le privilège de M. de Monts avait été révoqué parce qu'il ne s'était pas

occupé de convertir les sauvages à la foi. Poutrincourt, pour ne pas subir le même sort, emmena avec lui le P. Fléché et baptisa en un seul jour, vingt et un sauvages. Lescarbot donne les noms des baptisés et leurs extraits de baptême.

Les muses de la Nouvelle-France, publiées en 1611, contiennent de nombreuses descriptions qui en rendent la lecture très intéressante.

En 1612, Lescarbot publie la *Relation dernière de ee qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle France depuis 20 mois*. Cette petite brochure contient les aventures de Poutrincourt et de très curieux détails sur les non moins curieux baptêmes accomplis par Jessé Fleché, prêtre du diocèse de Langres. Lescarbot raconte aussi le voyage des jésuites qui vinrent remplacer l'abbé Fléché.

Lescarbot suivit en Suisse Pierre de Castille, fils du président Jeannin, et publia à son retour l'année suivante un poème intitulé *Tableau de la Suisse*.

De retour en France il fut nommé par Louis XIII commissaire de la marine.

De 1619 à 1628 on perd complètement les traces de Lescarbot. En 1629 il donne signe de vie en publiant *La chasse aux Anglais dans l'île de Rhé et au siège de la Rochelle et la réduction de cette ville en 1628*.

De cette année Lescarbot rentre dans l'obscurité. On ne sait même pas l'année de sa mort.

PIERRE GEORGES ROY

P A T R I E

A MON AMI J. W. POITRAS

(Pour le GLANEUR)

O ma patrie !
Terre chérie,
Beau Canada !
Roi tyrannique
Fut le cynique
Qui te cèda.

L'enfant modèle
Reste fidèle.
Il ne hait pas
Celle naguère
Qui tendre mère
Guidait ses pas.

Mâle courage
Toute la rage
Du fier vainqueur
Fut sans puissance
Toujours la France
Garde ton cœur.

France bénie !
Ta colonie
Grandis là-bas,
Près des frimas.
Mère immortelle,
Souviens-toi d'elle...

E. Z. MASSICOTTE

L'ŒUVRE D'UN JEUNE

(Pour le *GLANEUR*)

M. Pierre Bédard, jeune écrivain de Montréal que nous avons le plaisir de compter au nombre des collaborateurs du *Glaneur*, vient de doter la bibliothèque canadienne d'un livre qui restera.

Sous le titre de *Études et récits*, M. Bédard a réuni dans un magnifique volume de plus de deux cents pages la plupart des articles publiés par lui depuis deux ou trois ans dans les différentes revues littéraires de la province de Québec.

M. Rémi Tremblay qui a écrit la préface des *Études et récits* a rendu justice au talent du jeune auteur.

« Bien que je n'aie pas la prétention de juger votre œuvre, dit-il, dont le mérite me paraît incontestable, laissez moi vous dire qu'il dénote chez vous un esprit observateur, un fond considérable d'érudition, de philosophie chrétienne, de poésie contemplative et de ce respect pour la saine morale qui est la qualité la plus précieuse de l'écrivain.»

Inutile donc de joindre notre humble appréciation à celle d'un de nos meilleurs écrivains. Que M. Bédard veuille bien accepter nos félicitations et nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

RAOUL DE TILLY.

LE GLANEUR

— : 0 : —

Toutes correspondances concernant l'administration ou a rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, PIERRE-GEORGES ROY, boîte postale 55, LEVIS.

Nos collaborateurs du district de Montréal peuvent cependant adresser leurs manuscrits à M. Pierre Bédard, 192, rue Saint-Hubert, Montréal.

Les personnes à qui nous avons adressé les deux premiers numéros du GLANEUR et qui ne nous les ont pas renvoyé sont considérées comme abonnées et seront tenues de nous faire parvenir le prix de l'abonnement.

SOMMAIRE DU RECUEIL LITTÉRAIRE

Les cruciantaux par Marcel-Lin ; Tuyaux de poêle par Benjamin Sulte ; Anecdotes par Charles Aneau ; Bibliographies par E. Z. Massicotte ; Une conspiration au collège par Mikado ; Virelai par E. H. Walter ; Le temps a passé par là par Elisa ; A un jeune poète par O. Aviragnet ; Armand de Jaillac par Arthur Giroux ; Bibliographie par V. G ; Le GLANEUR par J. A. C.

SOMMAIRE DE L'ÉTUDIANT DE DÉCEMBRE 1890

Coups de plume par F. A. B ; La déclamation par Denis Ruthban ; Nos revues par F. A. B ; La croix d'honneur ; le GLANEUR ; le saint nom de Jésus par Théo. D'Auze ; Études le grec par M. H. B ; Le partage de l'Afrique.